

L'esprit français ou l'anti-nature

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

G. K. Chesterton (un Anglais catholique) disait : la nature n'est pas notre mère, mais notre sœur. Soit, mais alors une petite sœur à qui nous prenons plaisir à tirer les cheveux jusqu'à ce qu'elle crie. Un décor, une toile peinte où le divin ouvrier pose ses couleurs.

L'art, la religion chrétienne et la civilisation sont trois anti-nature exemplaires. Elever un enfant, c'est l'arracher à la nature, lutter contre sa nature sauvage et rebelle à toute éducation, et finalement tenter de le civiliser. Baudelaire déclarait qu'il n'aimait pas les femmes trop naturelles, d'où son goût pour les lesbiennes qui pour lui accomplissaient dans l'amour l'acte contre-nature par excellence.

Le christianisme lui aussi peut être regardé à juste titre comme une religion anti-naturelle, la nature étant en l'occurrence le péché originel. Dieu ayant créé l'homme pour faire de lui un jardinier, le diable et la femme n'eurent de cesse de replonger Adam dans la nature originelle, la jungle et l'embroussaillage des passions, et de ce fait posèrent à Adam le premier cas de conscience de l'histoire de l'humanité, créant ainsi du même coup la casuistique. Adam devait-il accepter par galanterie la pomme que lui tendit Eve ? Par galanterie et par faiblesse amoureuse, Adam céda.

Il ne savait pas encore, comme Kierkegaard le sut plus tard, qu'on ne peut servir Dieu et la femme et qu'il faut choisir entre les deux. Il ne le savait pas, l'inno-

cent, car il ne pouvait pas imaginer qu'un jour Eve pourrait vieillir et qu'il pourrait ainsi cesser de la désirer. Mais si le diable est bien l'auteur de la casuistique, je l'en félicite et l'en remercie, car la casuistique, par le fait même de sa perversité, est un raffinement de l'esprit et est donc anti-naturelle au possible. Par exemple, s'imagine-t-on le dandy citadin Charles Baudelaire se promenant dans la nature comme Jean-Jacques, l'herboriste protestant et plébéien ?

Invention anglaise

Ce goût déplorable de la nature nous vient en fait de nos cousins anglais venus sur le continent importer leur spleen. (Ne jamais oublier l'âme marchande de la perfide Albion). Par perversité, donc par anti-nature, ils se mirent à rechercher dans la nature ce qu'elle avait de plus sauvage et de plus pittoresque. Pics et abîmes leur devinrent bientôt familiers. Mais cette nature, ils la parcouraient toutefois escortés de tout un train de serviteurs et parfois même accompagnés d'une ménagerie, comme ce fut le cas pour des êtres aussi sophistiqués que Byron, Shelley et leurs compagnes (elles toutefois moins qu'eux).

C'est ainsi que la Suisse, pays jusqu'alors parfaitement inconnu, devint une invention, puis un lieu de villégiature et enfin une colonie anglaise. Invention

d'aristocrates blasés et déprimés par deux siècles de calvinisme féroce et la lecture obligatoire des sermons de John Knox. Ils suspendirent leur harpe, car certains d'entre eux étaient de grands poètes, au bord des chutes du Rhin où se rafraîchit un moment leur spleen, chutes du Rhin aquarellées plus tard par un autre Anglais, Turner, lors de son tour en Suisse, et conquirent enfin au sommet du Cervin les frissons et les vertiges qu'ils n'avaient jamais connus dans l'étreinte amoureuse de leurs trop frigidés compatriotes.

Plus tard, ces mêmes Anglais, inventeurs en diable - mais cette fois à peine sortis du berceau et encore collégiens -, inventèrent le sport. Autre invention déplorable, qui remit à l'honneur le culte barbare de l'effort, du dépassement de soi et du record. Tu gagneras la course à la sueur de ton front et de tes aisselles. Doublement barbare quand il devient professionnel et que la couronne de lauriers se transforme en une manne de livres sterling ou de dollars.

Jean-Jacques avait décidément raison. Le sauvage est bon, car il ne lui est pas encore venu à l'idée de quitter la nature d'un pas. Le protestant rejoint ainsi le bon sauvage. Car quoi de plus naturel que le goût du lucre ? Enfin, pourquoi Pascal jugeait-il le moi si haïssable ? Tout simplement parce qu'il est naturel. C'est même sans doute ce qu'il y a de plus naturel en nous. Bonne raison de le combattre, quand on a une âme de guerrier comme Pascal. Avec l'avènement du moi, commencent la modernité et le règne du nombril, pour finir (mais finira-t-on jamais ?) à la psychologie, à la sociologie et au *Loft*. Mais oui, au *Loft*. La scolastique et le haut Moyen Age ont ignoré superbement ce moi.

Comment un philosophe doit-il alors parler ? Doit-il rester assis à sa table et donner un cours *ex cathedra* ? Mais cela n'est pas être philosophe, cela c'est être professeur de philosophie. Et on sait que cette différence était infiniment précise

pour un esprit comme celui de Kierkegaard. Doit-il marcher dans les montagnes comme Nietzsche et noter le soir les pensées qui lui sont venues dans un petit carnet noir ? Non, surtout pas. Car c'est toujours en lui son moi qui parle, son moi qui est la plus naturelle de ses voix.

Il devrait, me semble-t-il, ressembler plutôt à ce vagabond de Socrate qui interpellait les passants dans la rue, mais pas pour leur tendre impoliment un micro sous le nez. A d'autres de noter ses paroles et d'inventer l'écriture et la littérature. Lui a assez affaire à boire la ciguë. Notez que Socrate, tout comme Baudelaire, est un citadin et qu'il ne sort jamais des murs de sa ville.

Quant à la liberté, est-elle de la nature ou de l'anti-nature ? Je sais en tout cas que la poésie versifiée et rimée est la plus anti-naturelle qui soit, et, partant, la seule poésie qui mérite ce nom. L'autre, faite à coup de vers blancs (dits libres), n'étant qu'une imposture.

Quant à l'amour, il commence à devenir un plaisir quand il s'écarte des voies de la nature et de la procréation, quand il devient donc anti-nature. Car si les héroïnes des contes libertins du XVIII^e siècle français faisaient l'amour par plaisir, c'est qu'elles avaient été élevées dans ce lieu clos qui s'appelle un couvent.

Jardin à la française

La cour elle aussi était un lieu clos, comme le parc ou le cloître. Je lis dans le *Littré* cette définition du mot parc : « Espace environné de murs ou de palissades pour y conserver des fauves ».

On comprend ainsi mieux la signification du mot cour : espace où le roi parquait les nobles, fauves qui avaient montré un peu trop leurs griffes, leurs crocs et leur rapacité durant la Fronde. C'est toujours à l'abri d'un mur, de couvent ou de prison, que l'on

peut le mieux laisser libre cours à un tempérament voluptueux. Pensons à Sade ou à Genêt.

Le jardin à la française, après le roman à la française, est cet autre lieu où violence est faite à la nature sauvage et inculte. Car la règle est la condition de la liberté. Intérieure, la vraie, la royale. Là où règne la règle, l'esprit est en liberté et peut battre la campagne. D'ailleurs, la règle, toute contraignante qu'elle soit, contraint avec plaisir et en vue du plaisir. C'est ainsi que Poussin a pu écrire que la peinture est ce qui donne de la délectation, et Couperin que la musique n'est pas faite pour surprendre, mais pour toucher.

Qu'est-ce donc que le *Discours de la méthode* de Descartes sinon une tentative de débroussailler la pensée de tout ce qui la parasitait et de faire de tout l'espace philosophique et métaphysique un jardin à la française, clair, ordonné, policé. (Les mauvaises herbes ne tarderont hélas pas à repousser et donneront plus tard la philosophie allemande et forestière).

C'est pourquoi Mallarmé n'admettait de lire le *Discours de la méthode* que le long d'une allée parfumée de tilleuls, par une fin d'après-midi d'été, quand les ombres commencent à s'allonger sur le gazon et qu'on a déjeuné sur l'herbe. (Ne pas imiter Paul Valéry qui, poussant la démarche cartésienne à sa dernière extrémité, fera du jardin à la française un désert ou un jardin zen semé de cailloux).

Fureur rationaliste

Pascal, tout Pascal et tout volcanique qu'il soit, ce n'est pas notre cœur qu'il veut remuer, mais c'est par son esprit qu'il veut convaincre et conquérir le nôtre, non certes de géométrie, mais de finesse, qui n'est que l'esprit de géométrie poussé à son comble de raffinement et de perfection. Car de même que les précieuses raffinaient

sur l'amour, les jansénistes, eux, raffinaient sur la grâce. Et si les casuistes ne raffinaient pas, que faisaient-ils alors ? Merveilleuse époque où chacun raffina à l'envie et où la nature reculait de toutes parts sous les effets conjugués et efficaces de la grâce et de l'esprit.

Prenez Racine et son théâtre qui n'est que lumière et intelligibilité. La nature, si formidablement présente chez Shakespeare, et qui baigne ses personnages d'un halo de rêve et de surnaturel, est totalement absente du théâtre de Racine, qui n'est qu'ordre et raison, j'entends par là l'élucidation et purification des passions par la mort. Le rêve, où aimeront tant à se réfugier, jusqu'à se perdre, les surréalistes, ils n'y ont pas accès. Et la langue de Racine est à l'avenant, faite de mots simples et courants, poétique oui, mais seulement parce qu'elle rase la prose comme un oiseau rase dans son vol un gazon, où de jeunes seigneurs viennent de déjeuner ou de se battre en duel.

Mais, fous que nous étions, dans notre fureur rationaliste, dans notre désir insensé de clarté, nous avons chassé trop sauvagement le naturel, et nous attendons en vain de le voir revenir au galop.

La campagne romaine où Poussin posait son chevalet a disparu, ainsi que la forêt où chassaient les Valois. Disparu aussi le Parisis où Nerval regardait Sylvie faire des rondes avec ses compagnes. Disparus les chemins creux, boueux ou poussiéreux, et flanqués de haies d'aubépines, au croisement desquels les amants de Hardy, leur baluchon sur l'épaule, se séparaient pour toujours. Disparues les rives sur lesquelles Poil de Carotte allait pêcher. Descartes est passé par là, sans le savoir, comme Wotan au deuxième acte de *Siegfried*, et la nature s'est désenchantée, le chemin creux d'Homère est devenu une autoroute où l'ogre *Progrès* nous jette et nous emporte.

G. J.